

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Minter, William. *King Solomon's Mines Revisited, Western Interests and the Burdened History of Southern Africa*, Basic Books, Inc., New York , 1986, pp. xiii à 386.

par Larry A. Swatuk

Études internationales, vol. 20, n° 4, 1989, p. 927-928.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/702601ar>

DOI: 10.7202/702601ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

MINTER, William. *King Solomon's Mines Revisited, Western Interests and the Burdened History of Southern Africa*, Basic Books, Inc., New York, 1986, pp. xiii à 386.

Parmi les nombreuses citations en exergue qui émaillent les couvertures intérieures et la couverture arrière du livre de William Minter, *King Solomon's Mines Revisited* (dorénavant KSMR), se trouve celle du professeur Thomas G. Karis: « [KSMR offers] a penetrating challenge to wishful thinking and unexamined assumptions. William Minter deserves a prize for the most readable and scholarly survey of Western involvement in Southern Africa over a hundred years through Reagan. » En effet, le livre de Minter est une réalisation savante significative. Il s'agit d'une lecture « obligée » pour quiconque s'intéresse à l'économie politique de l'Afrique australe.

Minter est non seulement en mesure de recréer les événements mais aussi de situer ceux-ci dans un contexte historique et multi-spatial, ce qui permet de leur apporter des nuances en profondeur et de leur donner une structure à quatre dimensions. Ainsi, il aura recours à une méthode qui, comme il le dit: « *relies on a series of comparisons among colonial powers, between colonial and settler regimes, among policies in different time periods, between European and American involvement, [and] among successive US administrations* » (p. xi). Au-delà de cette méthode d'analyse intentionnellement narrative et explicitement comparative, l'approche théorique de Minter est éclectique car elle tente de mettre en relation ce qui suit: « *two levels of analysis often considered separately: the political economy of interests of classes, nations, and ethnic groups on the one hand, and the political practice of foreign policy on the other.* » (p. xi). C'est justement cette approche qui assure le succès de KSMR là où tant d'autres ont échoué. En dépassant

une approche ahistorique, étato-centrique et relevant du *power politics*, Minter s'écarte de toute rhétorique, réussissant ainsi à présenter les motifs égoïstes des individus et des élites qui ont tous eu tendance à se grouper autour des intérêts transnationaux basés sur le capital et la classe tout en justifiant leurs actions en termes de supériorité raciale, ethnique ou idéologique. Depuis l'avidité impériale jusqu'à l'arrogance (et l'ignorance) des besoins perçus de la Guerre froide, Minter fait la chronique des actions sordides des puissances hégémoniques, d'abord la Grande-Bretagne et ensuite les États-Unis, qui se sont imposées sur tout le continent entre le cap sud-africain et le désert du Sahara. Par exemple:

For Henry Kissinger... African issues were low priority at best. Preoccupied with classical balance-of-power politics, he was inclined to dismiss those without power as beneath his notice... In June 1969, Kissinger told visiting Chilean Foreign Minister Gabriel Valdes that Latin America and the world's south in general were « of no importance ». The Foreign Minister, angered, accused Kissinger of ignorance, only to be told, « I don't know, and I don't care. » (pp. 220-221)

Minter poursuit en déclarant qu'en raison de l'adoption de la supposition de l'Option 2 de l'étude sur l'Afrique australe du National Security Council en 1969 – i.e. « *The whites are here to stay.* » (p. 220) – « *The fledgling national security advisor [was able] to maintain his ignorance of African affairs largely intact.* » (p. 221) En effet, Minter soulignera ensuite le fait que dans le premier volume des mémoires de Kissinger, couvrant la période 1969-73, l'ensemble du continent africain n'a fait l'objet que de quatre « remarques superficielles » dans les mille cinq cents pages. (p. 221)

En dépit du fait que l'histoire ait confirmé l'ignorance de Kissinger, exception faite du régime minoritaire blanc d'Afrique du Sud, la politique officielle américaine est demeurée fortement réaliste et ouvertement raciste: « *On South Africa, [Chester] Crocker argued, the US should encourage <white-led change>.* » (p. 312)

Bien que Minter, en opposition à la politique officielle, fait la chronique des effets limités, particulièrement américains, du mouvement pro-sanctions post-1984, il ne met d'aucune façon la responsabilité pour un siècle d'élaboration de politiques égoïstes uniquement sur le dos de l'élite corporative et décisionnelle. À l'aide d'une sélection variée de citations tirées de poésie à succès (Kipling), de films, de chansons et de livres (*King Solomon's Mines, Goldfinger*, « *Down the Riverside* », *The Covenant*), il nous confronte constamment (sinon avec superstition) avec notre propre complicité dans la perpétuation de politiques butées et, par extrapolation, une grande part de la crise de l'Afrique et du monde en développement. Il s'agit d'une complicité qui est née non pas d'apathie, mais plutôt de racisme au pire, et de paternalisme au mieux.

Il est décevant de constater, inhérentes à chacune de ces citations, les notions racistes et arrogantes telles que: a) les Africains sont arriérés et sauvages; b) l'Afrique est une terre «inexplorée», débordant de richesses mûres pour être emportées; et c) les Africains sont incapables de se gouverner de façon autonome et doivent donc être « guidés ». C'est peut-être cette dernière notion – que d'autres cultures sont inférieures et doivent être « guidées » comme si on pouvait les comparer à des enfants passifs et ignorants – contre laquelle Minter élève des objections, avec véhémence. Afin d'illustrer ce point, Minter souligne les ressemblances entre un personnage tiré du *Covenant* de James Michener – Laura Saltwood – Michener

lui-même, l'Administration Reagan, et par extension logique, le public en général qui ont tout à la fois fait du *Covenant* un livre à succès et de Reagan un président pour deux mandats. (pp. 303-341).

Comme le déclare Laura Saltwood: « *[T]he day will come when the bright lads from Stellenbosch and Potchefstroom will lead the way in conciliation. Our Zulu and Xhosa – they're the most patient, wonderful people on this earth... I think they can wait, intelligently, till the sick white man sorts things out.* » (p. 303) Pour Minter, *The Covenant*, tout comme « l'engagement constructif » est la pire sorte de paternalisme.

Ironiquement, et malheureusement, ce qui manque à Michener manque aussi à Minter: le rôle joué par les Africains indigènes demeure extrêmement superficiel. Malgré le fait que Minter avertit d'emblée le lecteur de cette lacune, – « *The internal dynamics of the region, which would properly dominate a book on Southern Africa's own history, appear in less elaborate detail.* » – il se justifie aussi rapidement: « *Since my topic is the relationship between the West and Southern Africa, I pay primary attention to 'outside' influence and perceptions.* » (p. x). En dépit de cet avertissement, sa « saga » demeure incomplète et s'attire donc les mêmes critiques qu'il a lui-même formulé à l'endroit de Michener: le côté « africain » ne demeure qu'une ombre d'un bout à l'autre. Pour quelqu'un qui prétend traiter de questions de capital et de classe, en plus de celles de race et de diplomatie, il s'agit d'un sérieux défaut qui ne devrait néanmoins pas faire perdre de vue l'importance du travail qu'il nous présente ici. Si seulement nous étions tous inspirés à nous lancer dans des exploits aussi admirables!

Larry A. SWATUK

Département de science politique
Université Dalhousie, Halifax, Canada